

Le Petit Sentier.

Dès que l'aurore ouvrait le cœur des roses,
Ils lutinaient par le même chemin,
Le rossignol bégayait bien des choses
Qu'il remettait toujours au lendemain.

LA CHANSON.

Sans l'avoir voulu, sans l'avoir cherché, mes pas soudain se sont retrouvés dans le petit sentier, le cher petit sentier où, par un autre dimanche de l'été finissant, tous deux avaient marché.

Tous deux... lui et... celle qui fut moi peut-être.

Dans l'air attiédi, de vagues langueurs passaient, puis il voltigeait de la tendresse parmi les frondaisons sombres.

Les oiseaux — plus sages que les hommes, — s'aimaient en toute paix et nulle fauvette ne songeait au rossignol qui n'était pas le sien.

Hier, le même charme régnait sous la feuillée, et mon rêve a suivi les promeneurs de l'autre année pendant qu'à l'oreille, me sont revenus les mots qu'ils s'étaient dits.

Des mots plaisants ou graves, de petits mots de rien du tout.

Car dans le sentier joli fait pour des amoureux, ils n'étaient que deux simples amis qui passaient ce jour-là.

Lui marchait tout auprès d'elle, cependant que son cœur s'en allait loin, loin et que ses yeux — qui ne ressemblent point aux autres yeux — souriaient à l'évocation de quel qu'un qui n'était pas sa compagne.

Elle, soudain, eut l'intuition de cette absence et ce fut alors, une souffrance folle qui lui vint.

Toute petite, elle avait lu naguère, l'Amour dans des romans très beaux, vaguement peut-être, dans la vie, l'avait-elle un instant cherché ou attendu, puis, voyant qu'il tardait à venir, elle avait tout à coup cessé de le désirer, secrètement confuse d'y avoir cru.

Et voilà que maintenant, dans la sente étroite couleur d'espoir, elle se prend à trembler que l'Amour vienne, dans un pressentiment, dans une certitude qu'elle n'en aurait plus que la tristesse.

Et, qu'a-t-elle besoin, dans sa vie déjà triste, d'avoir cette tristesse d'amour.

Longtemps, je crois, ils marchèrent ainsi tous deux, chacun à sa pensée, tandis que de leurs lèvres jeunes, fusait le rire joyeux et qu'au profond de leurs cœurs, sourdement naissait l'Amour méchant.

Lui allait aimer celle à qui ses yeux avaient souri tantôt en l'évoquant ; elle aimerait les yeux dont le sourire était pour l'autre.

Mais ils semblaient heureux pourtant de s'en aller ensemble dans le sentier joli et trop peu fait pour de simples amis.

Parmi les frondaisons sombres, les oiseaux s'aimaient en toute paix et nulle fauvette ne songeait au rossignol qui n'était pas le sien.

Mon rêve hier a suivi les deux simples amis jusqu'à ce que mon regard vint tomber sur un petit bosquet de trois menus bouleaux blancs.

Sur le plus menu des trois, deux lettres avaient été gravées à la pointe d'un canif; deux lettres séparées d'un gros point.

Et mon rêve a reconnu la naïve sculpture.

C'était les initiales des deux promeneurs de l'autre été qu'il suivait dans le sentier d'amour.

Lui, dans un mouvement de banale galanterie, les avait gravées là pendant qu'un bonheur — le premier et l'unique — se faisait jour au cœur de la pauvre elle.

De quoi était-elle heureuse? Bien sûr, elle ne le savait pas. Peut-être devait-elle l'ignorer à jamais.

Ils riaient tous deux, et lui disait, ayant tracé les deux lettres sur l'écorce, et mis un point entre elles, — barrière infinie, — "Ah! vous pensiez que j'allais continuer et que c'était mon nom seul que j'écrirais

en entier ; voilà que je vous ai bien trompée."

Et, leur rire s'égreua, semblablement joyeux dans l'air languide, s'il était différent à la source qui le faisait jaillir en eux.

Et les oiseaux continuaient, plus sages que les hommes, de s'aimer en toute paix, sous les feuillées tendres.

Mais plus rapide maintenant mon pas solitaire glisse au long du sentier joli, car la brise, tantôt, a fait s'incliner mon front tout contre le petit bouleau blanc et, dans un effleurement, mes lèvres ont touché le point qui sépare les deux lettres.

Elles ne l'ont point effacé, rien ne doit l'effacer jamais.

Et voilà que je marche hâtivement comme si le banc de pierre là-bas, d'où l'on voit la ville des morts, était mon but.

En vain mon rêve cherche, pour s'y accrocher, une touffe d'immortelles poussée près du sentier. Les immortelles ne sont plus là ; la main de l'amie les a cueillies toutes.

Deux brins s'en sont attachés près du cœur de l'ami et, les autres, il faut, ô mon rêve, le chercher tout au fond d'un petit tiroir dont un jour elle a fait le cimetière de ses souvenirs morts.

Sans rien espérer, sans rien attendre, mes pas se retrouvent souvent dans le sentier joli, le cher petit sentier où tous deux sont passés, simples amis, par un dimanche de l'été finissant.

Les oiseaux s'aiment toujours en toute paix, sous les ramiers, et nulle fauvette n'ose songer au rossignol qui ne chante point pour elle...
Montréal, août, 1905. NADINE

Mlle Ritha offre à sa clientèle des bons marchés étonnants. Elle demande à ceux qui ne connaissent pas encore son salon de modes d'aller y faire une simple visite, sachant qu'après l'avoir vu, on ne pourra qu'y retourner à chaque fois que l'on aura besoin d'un élégant et chic chapeau. Mlle Ritha, 747, rue Saint-Denis.